inclure les v. 19-20 dans le centre du texte, et modifier l'ordre de détail dans les parties périphériques? — M. LIBERMAN répond que la transposition de ces vers vient de HOUSMAN, et qu'elle est nécessaire pour la logique du texte, le déplacement s'expliquant par un saut du même au même suivi d'un replacement inadéquat. Quant aux v. 51 et 53, leur transposition (FISCHER) est indispensable.

M. A. MICHEL, administrateur, se refuse pour sa part aux reconstitutions. Properce est un cas particulier. On ne reconstitue que lorsqu'on ne comprend pas, et les corrections doivent rester en note : que l'on n'aille pas s'imaginer que l'on écrira mieux que Properce! Cela dit, il faut être reconnaissant à M. LIBERMAN de s'être montré conservateur malgré lui. Il faut en effet rester fidèle au texte; on dit qu'il n'y a pas de sens selon la conception que l'on se fait du sens, mais on ne corrige pas Mallarmé ou Valéry! Properce est un poète obscur chez qui M. LIBERMAN a cherché et trouvé la clarté; mais M. MICHEL pense que Properce ne voulait pas être clair. On peut suggérer par la probabilité (cf. les *Arts poétiques* d'Horace ou de Boileau), ce qui n'intéresse pas notre poète. Sa méthode n'est pas aristotélicienne : c'est bien plutôt celle des déclamateurs, qu'il a dû connaître, et chez qui l'exposé se réduit à la *sententia* et au *color*. Properce compose des variations musicales sur un thème obligé (ici, la tempête), en suivant un ordre pas tout à fait croissant, car on peut baisser le ton après un *crescendo*. La symétrie y est libre comme les vagues, car elle exprime la Fortune. Chez ce poète d'inspiration hellénistique se conjuguent rigueur et liberté. — M. LIBERMAN en convient bien volontiers.

VI.

SÉANCE DU SAMEDI 8 JUIN 1996

Président : M. J.-M. CROISILLE

Le Président salue la mémoire de J. Granarolo, récemment disparu, et souhaite que lui soit consacrée une notice dans le prochain numéro de la *Revue des Études latines*. Puis il donne la parole au premier intervenant, M^me^ MÉTHY.

Communications inscrites à l'ordre du jour.

I. — M^me^ N. MÉTHY, *La divinité suprême dans l'œuvre d'Apulée* (texte publié dans ce volume).

Le Président remercie M^me^ MÉTHY pour cet exposé stimulant, avec lequel il exprime son accord personnel. À travers des étapes successives, on s'oriente chronologiquement vers le livre XI des *Métamorphoses*, clé de l'œuvre. Apulée instaure un rapport heureux entre création littéraire et signification mystique. Le succès d'Isis en Italie, dès le premier siècle de notre ère, témoigne du reste de la richesse de ce personnage, sur les plans intellectuel et affectif.

M. R. MARTIN se dit intéressé et convaincu; pour lui, il n'y a pas lieu de parler, chez Apulée, « de D^r^ Jekyll philosophe et de M^r^ Hyde romancier ». Cependant, au livre XI, Isis n'apparaît que comme une médiatrice : c'est par elle seule que l'on peut connaître Osiris. Trois initiations sont ainsi nécessaires à Lucius pour atteindre un Osiris transcendant. — M^me^ MÉTHY doute néanmoins que le dieu suprême soit le seul Osiris : Isis l'est aussi, à ses yeux.

M. ZEHNACKER a goûté le bel effort de M^me^ MÉTHY pour apprécier globalement Apulée, en tant que philosophe et romancier; il a cependant quelques

questions à poser : tout d'abord, si la référence platonicienne est ici évidente, le platonisme d'Apulée n'est plus, en ce temps-là, celui de Platon ; ne faut-il pas alors interroger les néo-platoniciens ? D'autre part, voir dans les *Métamorphoses* le seul platonisme, n'est-ce pas réducteur ? Le livre XI n'est pas isolé, le plaisir du romancier et du conteur a son prix. — M^me^ MÉTHY répond qu'Apulée ne se réfère qu'à Platon lui-même, et que les néo-platoniciens (cf. Albinos, ch. 10) ne varient guère par rapport à ce dernier, dans la perspective ici retenue ; quant au reste du roman, il n'y est pas question de la divinité suprême, fût-ce à propos de Vénus au livre VI.

M. Y. DUVAL parle de l'avance d'Apulée sur les néo-platoniciens, quand on songe par exemple aux extases de Plotin ; dès lors, il ne faut pas distinguer chez lui raison et mystique. — M^me^ MÉTHY n'en disconvient pas.

Enfin M^me^ N. FICK observe que, dans le *De Platone*, le mot *contemplatio* est utilisé pour la connaissance de Dieu, qui est donc plus qu'une affaire d'intellect. Quant à Isis, elle serait « un être » pour M^me^ MÉTHY ; or, au livre XI des *Métamorphoses*, il est question d'un divin multiforme doté d'*una facies* : il ne faut donc pas confondre transcendance et immanence. — M^me^ MÉTHY reconnaît qu'elle s'est ici contentée d'une simple approximation.

II. — M. D. BRIQUEL, *Le taureau sur les monnaies des insurgés de la Guerre sociale : la recherche d'une identité italienne* (texte publié dans ce volume).

Le Président admire le brio et la dextérité de M. BRIQUEL, et l'interroge sur l'importance de ces émissions monétaires — l'orateur convient qu'elles sont faibles, avec 5 à 7 exemplaires ; on voit surtout, alors, des scènes de serment —, puis il souligne l'opposition entre mentalités fédéraliste et unitaire. Le glissement du veau au taureau le fait songer au second livre de Velléius Paterculus, avec la bataille de 92 à la Porte Colline et le symbolisme de la louve. — Pour M. BRIQUEL, Velléius fait une exploitation purement littéraire du thème de la louve comme animal prédateur. La durée de ce monnayage fut très brève ; lorsque la révolte s'étendit à une grande partie de l'Italie, les pièces en portèrent témoignage. À partir de la prise de Corfinium apparaissent les monnayages *Safinim*, attestés par très peu de pièces ; les derniers révoltés exprimaient ainsi une volonté de revanche.

M. P.-M. MARTIN demande sur quoi le guerrier pose le pied, sur certaines monnaies. M. BRIQUEL lui répond qu'il s'agit d'un caillou ou d'une motte de terre ; quant à en connaître le symbolisme, on peut penser à la lance tournée vers le sol, pour figurer la prise de possession (cf. le miroir de Chalcas).

M. P. FLOBERT note qu'il y a deux types de taureau : l'un presque vaincu, auprès d'Héraklès, et l'autre qui charge ; on pense à certaines pièces de monnaie en Sicile grecque. Le digamma semble provenir d'une étymologie grecque ; quant à *uitulus* et *uetus*, la présence du *i* invite à se demander si le rapport étymologique est fondé. — M. BRIQUEL reconnaît que l'étymologie est problématique ; quant aux deux attitudes du taureau, il faut se rappeler la légende d'Héraklès elle-même. En ce qui concerne le rapprochement avec la Sicile, il s'agit certes de monnaies anciennes, mais elles circulaient fort longtemps.

M. P.-M. MARTIN fait alors observer que Denys d'Halicarnasse parle d'un digamma disparu ; mais on se demande si les populations concernées avaient en tête toute cette linguistique, à quoi M. BRIQUEL répond que les Italiens ne connaissent pas cette interprétation avant l'émission monétaire concernée.

Enfin M. A. GRANDAZZI, après avoir dit son intérêt pour cette communication, souligne l'infériorité des insurgés sur les Romains pour le symbolisme — l'orateur

acquiesce —, et rappelle que la légende du taureau n'était peut-être pas si artificielle pour les révoltés, quand on songe aux nombreux *Bouianum* existants; quant à la présence d'Héraklès aux côtés du taureau, elle reflèterait l'état de développement d'une civilisation de la transhumance, dont ce héros est le patron. — M. BRIQUEL le remercie de cette suggestion, qu'il accepte bien volontiers.

VII.

SÉANCE DU SAMEDI 9 NOVEMBRE 1996

Président : M. J.-M. CROISILLE

En ouvrant la séance, à 16 h. 30, le Président commence par rendre hommage au professeur P. GRIMAL, membre de l'Institut, ancien président et administrateur de la Société des Études latines, disparu le samedi précédent, 2 novembre. Il salue une « œuvre énorme qui dépasse la simple érudition », et souligne le désir constant de ce grand savant de faire partager à un vaste public son amour charnel pour la Ville Éternelle, ainsi que sa quête obstinée d'une sagesse personnelle qui débouchât sur le monde contemporain en passant par l'Antiquité classique.

M. MICHEL, administrateur, intervient à son tour pour annoncer l'hommage solennel qui sera rendu à la mémoire de P. GRIMAL lors de la prochaine séance de la Société. « Qui mérite mieux le nom de maître », n'en déclare-t-il pas moins aujourd'hui, que ce maître de savoir, de culture et de sagesse? Il a en effet élargi et renouvelé les études latines, dans la lignée de ses propres maîtres, J. CARCOPINO et J. BAYET; il a uni philologie et histoire, parole et beauté, et mêlé Rome et le Quercy dans son amour de la patrie, grande et petite, à la façon de Cicéron; mais ce sont aussi Horace et Sénèque qui se sont rencontrés en ce latiniste d'exception.

Après avoir salué la présence d'un collègue polonais en séjour à Paris, M. STEKA, le Président donne la parole au premier intervenant.

Communications inscrites à l'ordre du jour.

I. — M^me^ M.-D. JOFFRE, *La signification et les emplois de* iste *à la fin de l'époque républicaine* (texte publié dans ce volume).

Le Président remercie M^me^ JOFFRE pour ce bel exposé, auquel il souscrit, notamment au sujet de la valeur psychologique de *iste*. Mais pourquoi n'avoir pas fait davantage de références aux discours de Cicéron? — M^me^ JOFFRE explique qu'elle a voulu choisir des corpus cohérents, non pas faire des relevés exhaustifs.

M. G. SERBAT félicite l'intervenante d'avoir abordé les questions de front. En attendant qu'elles soient suivies jusqu'en leurs développements romans, il souligne la qualité de la documentation et de la méthode de M^me^ Joffre, un « empirisme éclairé » sans *a priori*. Convaincu par l'explication psychologique, il insiste sur les emplois concurrents de *is*, comme antécédent du relatif, et l'évanescence des signifiants proprement démonstratifs, ainsi que la subduction du signifié dans les déictiques. L'emploi concurrent de *is* existe donc bien, discrètement.

Pour M. P. FLOBERT, *iste* est plus fort que *hic*, « il a plus de corps ». Il suggère quelques rectifications de détail et incite l'intervenante à utiliser davantage